

COLETTE BRUNSCHWIG

papiers

18 février - 02 avril 2016

Vernissage le 18 février 2016

ouvert du mardi au samedi, de 11h à 19h et sur rendez-vous.

Le recours ne cessera plus d'être une force énigmatique : il semble sans âge et ne vient d'aucun semblant. Il va... et s'étend. Rien ne laisse croire qu'il intercède mais il s'intercale entre des tombées de temps. Les yeux ne voient pas mieux, ils sentent juste que le recours s'amplifie et que nulle solitude ne saurait en témoigner sans « défauts ponctuels, défauts linéaires, surfaciques ou volumiques » (c'est par eux que l'œil soutient sans s'aveugler la puissance cristalline qui le hante et, ainsi, ne cède rien à l'atroce idéal), pressentie, uniquement, pour continuer le travail, chaque point devant être considéré, le tout devant s'écarter de toute forme de sidération.

Les œuvres, si récentes, de Colette Brunschwig, se tiennent dans cette « voie » ; elles en révèlent les apports – de fins deltas où récifs et récits s'estompent mutuellement avant qu'une idée de rien ne sédimente l'accent ouvert et livre le glissement à la tumeur de l'effacement. « (...) Les couleurs propres de la vie se foncent, dansent, et se dégagent autour de la Vision, sur le chantier.. » (Rimbaud, « Being Beateous », « Les Illuminations »).

La voie où l'effroi se perd passe près de la Vision non sans la voir ni en comprendre l'attraction, mais en l'excédant d'alentours insoupçonnés. Nulle ignorance, nul déni, nulle méconnaissance des pouvoirs de la Vision, survenant de tout temps comme un admirable mirage sans cesse recommencé, sans cesse plus profond, spiralant comme une folle interjection : « O la face cendrée, l'écusson de crin, les bras de cristal ! » Mais la Vision dresse un seuil au cœur du chantier et celui-ci doit multiplier d'autres leviers, soutenir le droit irréductible des choses en apparence insignifiantes, des infimes tremblements, des peurs réfrénées, légitimes et invisiblement surmontées. Le chantier est aussi l'espace et le temps d'un chant assourdi, d'un silence jusqu'à lui arasé, d'un foyer si vaste qu'il lui revient de résister aux puissances les plus abrasives. Résistance étrangère à toute adversité : elle se sait sans fin et raye ce mot de l'étendue qu'elle doit parcourir et découvrir. Fin rayée, dès lors élargie, souscrite. Colette Brunschwig en grave l'instance et l'insistance, du point où toutes apparaissent déconcertées : l'Histoire, si prégnante, cède le pas aux lois sans rivages de l'instant – du long instant.

La voie du recours n'est pas celle du retour (fût-il éternel) ; elle ne la décrie pas, elle la double et la nappe d'une amplitude inédite, comme d'un gravier léger s'interposant entre les ciels et les terres, muant sous chaque pas ou chaque tracé de la main, inscrivant et désinscrivant avant toute heure marquante l'empreinte qui aurait fait le vœu de s'y déposer ou de s'y reposer. Colette Brunschwig a ce don de sauvegarder la pause que l'impatience entraîne au-delà de son temps sans néanmoins la détruire. L'œil – mille fois exercé – y trouve sa « suite » (ou le recueil de ses demeures). L'œil a besoin de s'étendre et de se laisser dériver, se confiant aux rythmes, inégaux mais portés par des voiles de veille toujours retramés, d'une « griserie » que le soleil ignore, que les sols longent comme une pensée constante et, une fois les sens emportés, consentante : la nouvelle heure est d'espace et l'espace s'ouvre quand le poème encore non écrit et la peinture devenue à elle-même le champ de toute lisibilité glissent ensemble vers ce point de gravité qui n'est le centre d'aucune constellation mais la qualité inespérée des jours à venir.

Qui pourrait décrire et nommer le décours des signes (destitués ou miraculeux) qui, d'instant en instant, font recours ou, plus précisément, offrent un recours ? « Personne ».

Mais l'heure de personne et son silence, au bout du compte, hors des décomptes, si légers sont ce qui pèse quand les choses et les êtres sont tombés. Pesée de chaque papier, de chaque toile, de chaque trait dessiné ou encre, de chaque couleur enfin venue du plus loin, du plus brûlant, d'un fond espérant. Pesée que des bras de cristal ou des bras de verre ont le pouvoir de lever alertés par ce surcroît mortel qui menace le corps humain (celui d'un « bois noir » entassé dans le repli de la nuit, là où les avant-bras translucides se tendent, sautent aux yeux et lâchent sans crier). Ne rien ajouter au poids de ce qui est, juste en soustraire la charge inacceptable, qui alourdit les heures et les opacifie.

« Oui, l'heure nouvelle est au moins très-sévère.

Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent. Mes derniers regrets détalent, - des jalousies pour les mendians, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes. Damnés, si je me vengeais !

Il faut être absolument moderne.

Point de cantiques : tenir le pas gagné. Dure nuit ! (...) le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul... » (Rimbaud, « Adieu », « Une saison en enfer »).

Laisser revenir le pas gagné, laisser se tendre et s'étendre l'immensité sans cadastre des espaces qu'il ne cessera de parcourir. En revenir au travail et au chantier et tenter d'en percevoir ce qu'ils ont d'insoupçonné (et même, d'insoupçonnable). Se dire ou s'entre-dire qu'entre eux l'acte ne trahit jamais le silence de leur pacte : libre et livre travail, chantier ouvert, à découvert : ne rien construire de trop... - l'absolue et immémoriale modernité se tient en leurs lieux où l'adieu se titre mais seul, très loin en un sens, veillant à ce que la sentence ne se substitue pas l'extrême sévérité, celle-ci tenue pour seuil (et non pour deuil), état ou station de ce qui, justement, n'est pas gagné (n'a pas à l'être). Colette Brunschwig a perçu (peut-être une fois pour toutes les fois à venir) le degré qu'il ne fallait pas franchir ou vouloir gravir, encore moins instituer. De Malevitch, dans un texte portant comme titre « L'Ultime progression », elle écrit ceci : « (...) Parvenu à ce qu'il pense être le terme de sa peinture, il tentera le passage vers la troisième dimension, celle de l'architecture... Architecture glorieuse de la cité future, autour de laquelle l'infini qui l'entourne, s'organise, ayant en son centre l'homme accompli et réconcilié dans la société. Impatience qui ne tardera pas à céder au choc de l'expérience : en 1927, Malevitch n'a que le temps de faire passer en Occident une partie de son œuvre et de ses écrits théoriques où leur rayonnement restera longtemps caché aux yeux du plus grand nombre. Il retournera lui-même au lieu de son travail, sur lequel seront bientôt posés les scellés du silence : sa dernière, son cercueil, seule cité pour l'homme seul, retourné à une solitude dont il avait cru un instant pouvoir faire sauter les joints... ».

Une rime obsède ces trois termes : seuil, deuil, cercueil, dont il reviendrait de se défaire, en la cassant ou la contrariant, en la désarrimant, pour que l'œil ait, de nouveau, accès au recours et sache rompre avec la fascination du dédale, avec l'errance dont il est l'architecture à ciel ouvert mais où l'on s'enfonçait comme dans un sable et un air raréfié, eux-mêmes mouvants. Errance dont Colette Brunschwig précise que celui qui s'avance là le fait seul, « sans Ariane, sans Minotaure non plus ».

Penser, qu'aujourd'hui, Ariane peint ? Du moins aurait-elle cessé d'attendre pendue à son seul fil (à sa seule corde). Elle aurait enfin trouvé la force et décidé d'en tirer d'autres jusqu'alors invisibles, d'en tresser les filaments (mot si proche de firmament, si lointain de lui pour autant) juste attentive à éviter qu'un nœud mortel vienne serrer le fil fragile de leur respiration. « « L'infini est constellé de nœuds inutiles, indécents », écrivait Reb Sabi » (Edmond Jabès, « L'ineffaçable, L'inaïperçu », éd. Gallimard, p.18)

Ce qui est écrit là ne lisse rien et n'aplanit rien. L'indécence nommée serait celle d'une vie que le travail aurait désertée. Or, pour Colette Brunschwig le travail désentrape ; il n'a pour fins provisoires que de dénouer des corps de douleur, des zones rétractées, des liasses trop enserrées. Il suit la voie que l'on voulait ou croyait fermée, qui se trace par ailleurs et dont on pressent qu'elle vient par après, une fois l'apothéose ou l'apocalypse ayant atteint l'écran noir du temps. Après cela... Écoutons ce que Colette Brunschwig écrit à la fin de son texte « Sur Claude Monet » : « (...) Instant de sursis accordé au veilleur, instant de stupeur avant le déchaînement. A présent, « le soleil décline » très vite. Les chevaux sont lâchés, l'ombre se répand, le mouvement se précipite, et la vitesse, ici comme ailleurs, gagne comme une onde ce monde qui s'emballe où l'espace semble se transformer en temps, dans une apothéose de lumière négative. Claude Monet : « Le soleil décline si vite que je ne peux pas le suivre » ».

Écoutons les yeux fermés : l'apothéose laisse filtrer une ligne, une ligne de vie sourde à sa lumière éclatante, qui fait retour vers ce point d'étain où se dessine l'élan dénué d'élancement. Le travail à si longue haleine trouve en cette peinture la force qui ne peut s'évanouir : ne sachant comment fuir mais seulement flotter et graver l'eau d'une onde qui ne noie rien des traits naissants.

Daniel Dobbels (27 janvier 2016)